

Réception à l'académie d'angoumois. 18/03/17

Monsieur le chancelier, mes chers confrères, Mesdames et Messieurs,

La Charente possède une très ancienne tradition littéraire, portée par des noms aussi prestigieux que ceux de Marguerite d'Angoulême, La Rochefoucauld, Balzac, les auteurs de La Tour de Feu, et plus récemment, Pierre Jean Remy, Jacques Chardonne, Jean Bernard, François Mitterrand, Jean Duché et tant d'autres. Leur renommée a largement dépassé les frontières de notre département et fait sa fierté. Aujourd'hui, l'Académie de l'Angoumois est la digne héritière de ces grandes signatures, ce qui explique le plaisir que j'éprouve à la rejoindre. Je l'espérais depuis longtemps, merci de m'en avoir ouvert les portes. Un très grand et chaleureux merci pour votre accueil.

Me voici donc parmi vous. Je partage désormais avec vous, Monsieur le Chancelier, et avec tous nos confrères de l'académie, la tâche de donner corps à l'article deux de vos statuts : « **participer à la vie culturelle charentaise par les œuvres de ses membres, des conférences, des commémorations ou l'attribution de prix et tout autre moyen qui conviendrait** ».

A ces objectifs légitimes et statutaires, j'en ajouterai un qui me semble aussi de toute première importance : mieux faire connaître notre belle Charente à l'extérieur. De même que l'Académie française compte, parmi ses objectifs, de répandre la culture française dans le monde, il nous faut mieux faire connaître nos écrivains et leurs œuvres, mais aussi nos villes, leurs habitants, la diversité de nos paysages entre Poitou, Limousin ou Saintonge : « **je n'ai pas une Charente, écrivait Jean Duché, j'en ai quatre** »... les réussites économiques des Charentais, nos sites touristiques, etc, parce que tout cela appartient évidemment à la culture et à l'histoire de notre département. Pour mesurer la portée ce que je

suis en train de vous dire, il faut avoir vécu ce grand moment de solitude dans telle ou telle réunion parisienne, quand pour être aimable, votre voisine vous demande :

- Ah vous habitez la Charente ! Vous êtes loin de La Rochelle ?

- Assez loin, Madame, d'autant plus que La Rochelle est en Charente Maritime !

- Ah bien sûr. Alors vous êtes proche de Ségolène Royal, du Futuroscope ?

- Non madame, l'une est à Melle dans les Deux Sèvres, l'autre à Poitiers, dans la Vienne.

- Ah... Mais où traverse-t-on la Charente quand on va sur la Côte Basque en voiture ?

- Nulle part, Madame, car l'autoroute en fait soigneusement le tour !

- A mais alors, ce que vous appelez votre Charente, la vraie, dites-vous, c'est quoi ? C'est où ?

Scène, croyez-moi, vingt fois vécue !

Voilà, Mesdames et Messieurs, l'ignorance où se trouvent trop de gens et contre laquelle il nous faut lutter. Comme elle n'a ni mer, ni Futuroscope, ni autoroute, la « belle Charente » est injustement méconnue. La question n'est d'ailleurs pas nouvelle car je relève dans la dernière livraison de votre Gazette que Gérard Montassier dans un essai intitulé « quel destin pour la Nouvelle Aquitaine », pose lui aussi à la question : « La Charente, c'est où ? ».

Heureusement, l'un de nous, Alain Mazère, notre vice-chancelier, – et je voudrais profiter de ce que j'ai la parole pour lui tirer devant vous, et avec vous un grand coup de chapeau – a parfaitement compris cela en prenant l'initiative de réunir à Paris quelques-uns d'entre nous dans une sorte de club informel, « *Le club des auteurs charentais de Paris* ». Son talent et son obstination lui ont

permis de conduire son entreprise jusqu'à nous faire produire un premier livre en commun : « *Ecrire en Charente* ». (le second tome est en préparation). Je sais bien – et c'est Descartes qui le dit dans une adresse à Louis XIII, je cite : « **qu'il n'y a pas tant de perfection dans un ouvrage fait de la main de plusieurs maîtres que dans celui où un seul a travaillé** », mais tout de même : qu'on parle de ces Charentais qui écrivent, que leur livre ait été imprimé et vendu dans l'une des plus prestigieuses librairies du Quartier Latin à Paris, voilà qui contribue pleinement et sainement au rayonnement de la Charente. C'est peu de chose, me direz-vous. Non c'est beaucoup. Et si l'académie d'Angoumois peut, à son tour, développer des initiatives de cette sorte, limitées peut-être, mais bien réelles, elle aura, comme on dit aux Etats-Unis, « fait le job ».

Puisque la tradition veut que l'on fasse ici l'éloge de l'un de nos grands anciens, je choisis de vous parler de Jean Duché.

Oui, Jean Duché, l'écrivain et historien charentais avec qui j'ai de nombreuses affinités. Je nourris l'espoir qu'il aurait accepté que j'évoque sa mémoire : ne sommes-nous pas de lointains cousins ? En tous cas, nous partageons le même goût pour la chasse – non pas ce plaisir commun de tuer un gibier, mais ce bonheur magnifique d'échapper au monde, au bruit, aux néons, aux moteurs et aux écrans de toutes sortes, pour se fondre quelques heures dans la nature en espérant, vainement bien sûr, être aussi malin et intelligent que les animaux. La chasse est une pratique où l'adresse, la contemplation, l'effort et la méditation se disputent sans cesse la première place, place qui, à la fin, est généralement occupée par une bonne leçon de modestie !

Jean Duché était un vrai Charentais. Les références à la Charente, et plus particulièrement à la Saintonge sont partout présentes dans son œuvre. Le premier mot de son *Histoire de l'Occident* est « **On est benèze** ». Un vrai

Charentais qui a mis une vie entière pour traverser le département : né à Chabanais en 1915, le 17 mars exactement - il aurait eu 102 ans hier - il est décédé à Cognac 85 ans plus tard, en mars 2000. Mais il n'a pas fait la route en ligne droite par la 141. Non ! Non seulement, entre-temps, il a habité à Paris, puis au soleil de la Côte d'Azur, mais surtout, il a voyagé, et à travers ses livres, on le suit à travers le monde et particulièrement dans les ruelles pauvres de Calcutta, à Récife, en Afrique sub-saharienne ou dans les favelas de Rio, à la découverte de la misère du monde, ce qu'il appellera « la méduse noire ».

Sa famille était très estimée à Chabanais où son père était notaire. Il eut trois sœurs dont Marie Brousseau, plus âgée que lui d'une quinzaine d'années, et qui fut pour lui une seconde maman : il entretenait avec elle, semble-t-il, un lien affectif particulier. Elle-même aura plusieurs filles et j'eus l'honneur de connaître trois d'entre elles, trois nièces de Jean Duché, trois dames merveilleuses. Et l'on atteint ainsi les plus hautes sphères de la Charente, puisque la petite-nièce de Jean Duché est aujourd'hui l'épouse de notre Président du Conseil départemental. Notre ami Jose Delias confirme qu'à Chabanais, on peut voir encore cette grande bâtisse qu'on appelle « la maison Duché » et qui, après avoir été vendue par la famille, est devenue une école pour jeunes filles. Elle est aujourd'hui à vendre.

Outre la chasse dont nous aurions pu partager les bonheurs, Jean Duché et moi avons en commun d'être l'un et l'autre venus à l'écriture par l'histoire, et par ailleurs, d'aimer les femmes. Mais là s'arrête la comparaison : car lui était tout à la fois un grand historien et un grand écrivain.

Oui, Jean Duché aimait les femmes et était aimé d'elles. Pour avoir été pendant tant d'années et avec autant de succès, l'éditorialiste plein d'esprit du magazine *Elle*, c'est qu'il savait les comprendre et se faire comprendre d'elles. Il a même

écrit une histoire de la condition féminine à travers les âges : *Le premier sexe* (à ne pas confondre avec le pamphlet d'Eric Zemmour qui porte le même titre). Dans cet ouvrage, Duché examine le statut de la femme dans les différentes civilisations pour en déduire que si presque partout, l'homme s'est efforcé de réduire les pouvoirs de la femme, il fut souvent très loin d'y parvenir. Pour lui, la femme n'a pas à singer l'homme, ni vouloir être son égal. Et de citer Rousseau une fois encore : « plus elles voudront ressembler aux hommes, moins elles le gouverneront ; alors les hommes seront vraiment les maîtres ». Que la femme soit elle-même, totalement, demande Jean Duché, car dans le monde déshumanisé que les hommes fabriquent, elle est l'unique espoir. « La femme est l'avenir de l'homme » chantaient Aragon et Jean Ferrat ! Pour ma part, j'applaudis à ce programme !

Sa première épouse, Natalie Epstein, originaire de Saint Pétersbourg, était paraît-il ravissante. Elle lui donna une fille, une seule, Caroline. Puis il y eut Marie-Claire Brunon, décédée il y a peu.

Avant la guerre, Jean Duché collaborait à la revue *Vendémiaire* qui, encore aujourd'hui, met l'histoire au cœur de son projet « parce qu'elle permet, je cite, en tant que forme littéraire, de mieux appréhender le monde dans lequel nous vivons et les individus, singuliers, qui l'ont façonné ». Plume et histoire déjà ! Après cela, on le verra diriger le « Comité d'organisation du papier ». C'est l'organisme qui, dans la disette de l'après-guerre, régissait la distribution du papier : un éditeur publiait-il des livres non conformes à la pensée officielle du moment, on le privait de papier. C'était la censure par la pénurie. Curieusement, un autre Charentais siégeait dans le même comité, c'était François Mitterrand : deux Charentais pour gérer le papier, n'est-ce pas là un retour aux sources ? Fuyant le STO, Duché se cache longtemps dans la propriété de famille à

Boistillet, près de Ruffec. Plusieurs fois, les Allemands débarquent : ils savent que quelqu'un se cache là. Ils ne le trouveront jamais.

A la Libération, on voit Jean Duché au secrétariat particulier du Général de Gaulle, dans le fameux bureau du 5 rue de Solferino, dirigé par Claude Mauriac. Sans doute n'y avait-il pas un rôle de premier plan car, car je n'ai pu retrouver son nom dans les souvenirs du Général. Après la guerre, il collabore régulièrement à divers journaux, dont *Le Figaro Littéraire*, et à divers émissions radio. Après quoi, il publiera une œuvre importante, une trentaine d'ouvrages, tous consacrés à l'histoire.

Quand on sait le nombre de livres qu'il faut avoir lu pour en écrire un seul, en particulier d'histoire, quand on voit dans ses textes la somme de noms, de dates, de faits, de chiffres, de références toujours exacts qu'il a pu rassembler, Duché devait surtout être un fameux lecteur avant d'être un excellent écrivain ! Et un homme d'une immense culture ! L'informatique n'existait pas de son temps, et je me demande comment il s'y prenait pour retenir, classer, conserver cette masse d'informations et l'avoir sous la main, disponible au bon moment ! Et il doit se trouver quelque part un monceau de cahiers, de feuilles, de notes, de dossiers, de livres annotés, qui ferait sans doute le bonheur de son biographe !

Il est bien entendu hors de question de visiter aujourd'hui l'œuvre monumentale de Jean Duché. Je voudrais simplement mettre en valeur la diversité des talents de cet historien et son aptitude à appréhender chaque époque selon tous les angles. Car pour lui, l'histoire est d'abord celle des hommes et par conséquent, tout ce qui touche aux hommes touche à l'histoire ! Tout ce qui touche aux hommes ? C'est l'ensemble des sciences humaines. Aussi verra-t-on Jean Duché devenir tour à tour sociologue, philosophe, savant, économiste, géographe... et déplorer que les hommes politiques de son temps ne connaissent plus l'histoire

dont ils pourraient tirer des enseignements utiles à l'exercice de leur métier de dirigeant et éviter ainsi bien des erreurs.

Mais avant de mener à la politique, l'histoire pour Jean Duché s'apparente souvent à la géographie : il arpente l'histoire de France comme l'on se promènerait dans une région ou dans une ville : dans les deux cas, le parcours est jalonné, ici par les dates, là par les bornes. Ici c'est la durée, là c'est l'espace. Il raconte l'histoire comme on raconte un voyage. Ce voyage, certains le font à pied, lentement, comme un touriste, savourant un détail d'architecture, fouillant une biographie, expliquant longuement tel ou tel événement, Un monument, un accident peuvent faire l'objet d'une étude approfondie. Jean-Michel Orthoniel mettra six ans à mettre en valeur le trésor de la cathédrale d'Angoulême.

D'autres au contraire préfèrent survoler. A toute vitesse et très haute altitude. Leur esprit de synthèse leur fait voir tout de haut, de loin. Le plan d'ensemble leur suffit. Ils sacrifient les gros plans aux grands angles, et s'offrent ainsi le plaisir de la continuité. Ils remontent aux causes, lointaines, ils prévoient la suite, à long terme. Pour eux, les siècles s'enchaînent comme de grande régions, ils les voient se succéder, la fin de l'un annonçant l'autre. Les événements ne sont plus que des repères, que l'on explique brièvement, on passe de l'un à l'autre, vivement.

Rarement historien est capable d'être les deux, tout à la fois homme de synthèse et de proximité. C'est pourtant le cas de Jean Duché qui, à travers son œuvre, est tantôt l'un, tantôt l'autre : tantôt, avec des raccourcis osés, il raconte une époque dans ses grandes lignes, tantôt, il est sur le terrain pour jouer les reporters. Dans un cas comme dans l'autre, il est souvent assisté de Cronosse, le fidèle cameraman qu'il s'est inventé et qui, je cite, « est né il y a dix-neuf siècles, fut

une ami de Vercingétorix, et n'avait pas son pareil pour planter sa caméra au bon endroit pendant les guerres de religion ». ...

Jean Duché fut l'un des premiers grands « vulgarisateurs » de l'histoire. Son livre pour les enfants, *l'histoire racontée à François et Caroline*, en témoigne. Mais son plus grand succès de librairie fut son « *Histoire de France racontée à Juliette* », (on parle de 800.000 exemplaires). L'exemplaire que j'ai ici a été offert et dédicacé par Jean Duché à mon père en 1956. Il a été par la suite magnifiquement relié par mon épouse, à l'époque où celle-ci avait ajouté ce talent à ceux qui lui sont naturels. Dans la préface de cet ouvrage, il confond à dessein les siècles et les années et compare la France de vingt siècles à une jeune fille de vingt ans. Il est alors dans la synthèse : son idée est plaisante, qu'il me permette de la développer :

La France serait née, selon lui, au temps des Romains et sa petite enfance s'est passée sous leur autorité. De cinq à dix ans, malgré le baptême de Clovis, la petite fille a connu son âge ingrat et des temps difficiles, les invasions barbares, la vilaine Frédégonde et les rois fainéants. Certes, il y eut Charles Martel et Poitiers, certes il y eut Charlemagne et l'école, mais en dehors d'eux ? Plus tard, elle a bien aimé Hugues Capet qui lui a fêté son dixième anniversaire. De dix à quinze ans, Mademoiselle France a peu à peu pris conscience de son nom, de sa personnalité, de son importance et de son rôle. De ses formes aussi : c'est alors qu'elle a constitué son unité. Philippe Auguste, Saint Louis, Jeanne d'Arc, Louis XI ont été les personnages clés de cette adolescence qui aurait été brillante si les Anglais ne lui avaient pas sans cesse disputé son royaume et gâché sa jeunesse.

A quinze ans, la belle jeune fille, un peu corsetée jusque-là dans le Moyen Age, connaît son premier émoi : le grand et beau François 1^{er} lui fait découvrir la vie : c'est sa Renaissance ! Elle est alors dans toute sa beauté pour vivre quelques

années de grandeur avec Louis XIV. A dix-huit ans, pourtant, elle est prise d'un coup de folie et envoie promener ses parents et tout ce qui faisait jusque-là son cadre de vie : elle fait sa Révolution. A peine guérie, elle rêve, comme toutes les jeunes filles de son âge, de conquérir le monde et, pendant quelque temps, Napoléon est son héros.

Nostalgique de ce passé glorieux, sa dix-neuvième année est moins gaie, plus mélancolique ! Plus studieuse aussi, car elle se met alors à travailler : elle invente le progrès, la machine, l'auto et plein d'autres choses. En revanche, l'année de ses vingt ans, elle se laisse entraîner malgré elle dans deux guerres funestes qui, en deux fois quatre ans, font mille fois plus de morts que la seule Guerre de Cent ans. Elle se sort, heureusement entière sinon intacte, de cette épouvantable période.

Depuis, elle est devenue une magnifique jeune femme dans l'éclat de ses vingt et un ans. Et bien que pour elle, tout ne soit pas facile, elle domine peu ou prou l'une après l'autre les crises qui se présentent à elle. Aujourd'hui, elle devrait avoir devant elle l'avenir le plus brillant. Mais attention, malmenée ces dernières années, par des hommes qui n'étaient sans doute pas tous dignes d'elle, elle semble aujourd'hui un peu désorientée : il ne faudrait pas que de dépit, elle succombât aux charmes du premier outsider venu, ou pire, qu'elle écoutât les chants trompeurs d'une sirène blonde.

Voilà comment Jean Duché comprenait et racontait l'histoire de la France. On l'enseignerait ainsi, je suis sûr qu'elle serait mieux comprise et retenue !

Quand il se veut sociologue, Duché regarde les peuples : dans son « *Histoire de l'occident* » il décrit par exemple les Américains. Je cite : « **Les Américains du Nord ne font pas une nation, mais ils ont le sentiment puissant qu'ils sont en**

train de bâtir un nouveau monde. Ce *melting pot* d'hommes, l'un à l'autre étrangers mais qui tous ont choisi la liberté et le courage, qui n'attendent rien du pouvoir, de la naissance ou de la faveur mais attendent tout d'eux-mêmes, qui laissent aux médiocres le gouvernement mais respectent la loi, et ont une inébranlable confiance en eux-mêmes, non, ce n'est pas une nation, c'est un principe de gouvernement que tous ont en partage. Et cette « volonté générale » dont parle Rousseau dans *Le Contrat Social*, c'est cela ! ». Ne dirait-on pas du Tocqueville ?

Et cette « volonté générale », celle du peuple souverain, ce sentiment partagé que Rousseau dit, je cite, « **infaillible, inaliénable, indivisible et absolue** », et que Jean Duché reprend souvent dans ses différents ouvrages, n'est-ce pas ce qui manque à notre société française d'aujourd'hui, compartimentée, communautarisée et où chacun tire à hue et à dia dans le seul sens de ses intérêts, sans autre ambition collective ?

Rousseau, justement, donne à Jean Duché l'occasion de pages magnifiques sur cette époque des Lumières. Avec pas mal d'ironie, il y pointe les contradictions dans les quelles les philosophes se sont enfermés, et montre comment le sage d'Ermenonville, ses confrères et leurs théories ont, je cite, « **infesté la raison** » et mené finalement, d'abord à l'appui de la France aux « Insurgents » américains, l'une des plus grandes erreurs de Louis XVI, puis à la révolution française, en enfin, à la Dictature du Proletariat dont le Comité Central s'auto désigne comme le dépositaire de cette « volonté générale ». Duché commentant la pensée des philosophes, c'est l'assurance de beaux passages.

De temps à autres, il ne craint pas de refaire l'histoire : il fait par exemple l'hypothèse que Jeanne d'Arc n'est jamais venue pour « bouter l'Anglais hors de France » : les Anglais et le duc de Bedford se sont donc installés durablement à

Paris. Or la France était à l'époque bien plus riche, bien plus peuplée que les îles britanniques, et c'est donc l'Angleterre qui est devenue une colonie du royaume de France. Il écrit : « L'Angleterre n'aurait jamais eu une existence indépendante ; l'affreux dialecte saxon qu'on y parlait à l'époque aurait été dédaigneusement laissé aux paysans et aux ouvriers et aucun homme de qualité n'aurait obtenu un poste de responsabilité, sinon en devenant français par son langage et par ses mœurs. L'Amérique aujourd'hui parlerait français »... On peut rêver.

Et l'on passe du rêve à la raison quand il s'agit de montrer que l'histoire des hommes, c'est aussi celle de la science. Duché alors se mue alors en pédagogue savant pour expliquer tel ou tel progrès. Les pages qu'il consacre, autre exemple, dans son *Histoire de l'Occident* aux découvertes des Rayons X, de la radioactivité, de la structure de l'atome par des gens comme Röntgen, Thomson, Becquerel, Curie ou Mendeleïev, sont un véritable récit des progrès de la science en cette fin du XIXe siècle. Le talent de Duché est de nous donner l'impression, en le lisant, de le comprendre.

Il est économiste aussi, quand il compare les 64 années de croissance continue entre 1850 et 1914, et les « 30 glorieuses » qui ont suivi la seconde guerre mondiale. Et là, Jean Duché revient à la politique : il démontre qu'il serait vain de chercher à retrouver la croissance de ces années « glorieuses », parce qu'une croissance exponentielle de cinq ou six points par an conduirait dans le mur. Et comme tout bon historien doit tirer de sa connaissance du passé, des idées pour l'avenir, Duché se fait prophète : avant tout le monde, il prévoit le chômage de masse, lequel chômage encouragera selon lui, le développement et la prolifération de la micro entreprise et, s'il ne cite pas le nom, il « invente » le statut d'entrepreneur individuel.

On ne peut pas passer sous silence le goût de Jean Duché pour la mythologie. Qu'il ait écrit un *Traité de mythologie pour les enfants* en témoigne. De même que le titre retenu pour son *Histoire de l'occident : Le bouclier d'Athéna*. Dans sa préface, Fernand Braudel explique : « le bouclier d'Athéna nous révèle, sinon le secret, au moins la ligne maîtresse de cet ouvrage : le bouclier, c'est le don d'Athéna à Persée, le fils de Zeus et de Danaé, qui, grâce à la protection qu'il lui offre, abordera les Méduses sans être pétrifié par leur regard », sans être au sens propre, « médusé ». « Les trois méduses », la rouge, la noire et la blanche, c'est d'ailleurs le titre du dernier chapitre de son livre : ce sont respectivement le communisme, la pauvreté endémique de certaines parties du monde, la troisième, la blanche, notre confort frileux.

Historien, sociologue, savant, géographe, économiste, Duché est aussi très religieux. N'a-t-il pas lui-même une sœur dans les Ordres ? Dieu est omniprésent dans son œuvre. Il faut relire les pages qu'il consacre à la construction des cathédrales : l'historien catholique y décrit, avec une émotion manifestement partagée, la foi et l'enthousiasme religieux avec lesquels le peuple contribuait physiquement à la construction des cathédrales en s'attelant aux charrois pour amener des pierres sur les chantiers. Il voit, Je cite : « de la terre et du ciel, l'homme s'élever, les grâces en descendre ». Ou encore, il a ce mot : « les cathédrales sont la preuve que l'homme mérite Dieu ». Et pour marquer le passage du onzième siècle, ce fameux an mil, tout entier fait de catastrophes, d'inondations, de maladies et de famines, au brillant douzième des cathédrales, Duché a ce mot superbe : « En deux siècles, le chant de l'église est passé du *dies irae* à l'*alleluia* ! ».

Mais Duché sait aussi, on a le sentiment qu'alors il se repose, écrire des romans : c'est un bonheur de voir sous sa plume, la comtesse Aimée vivre à Paris dans l'agitation mondaine du Directoire et du Premier Empire, tandis que

son ami Laviolette, 1^{er} tambour dans l'armée d'Italie, bat la charge derrière Napoléon à la bataille de Lodi. L'historien alors rejoint le romancier pour décrire dans le détail et d'une manière saisissante les usages, les costumes, les manières de vivre et les dialogues du temps.

Voilà, Monsieur le Chancelier, Mesdames et Messieurs, quelques aspects de l'œuvre de Jean Duché. C'est évidemment bien court, bien partiel, bien incomplet. Mais le temps passe et j'ai assez parlé.

En guise de conclusion, je citerai la définition que Duché donne de l'honnête homme au XVIII^e siècle. Elle vaut encore aujourd'hui : « **L'honnête homme aime les plaisirs du monde, les raffinements du goût et de l'esprit. Il fuit la grossièreté. Il sait le prix d'une conversation sérieuse et des bagatelles bien dites. Il sait aussi se taire avec esprit. Il goûte le mot juste, la clarté du style, la vivacité du tour. Il est indulgent, pardonne aisément sauf l'affectation. C'est un ami fidèle. La raison est son guide, mais une raison aimable, et il appelle « bon sens », cet art de peser la vie à son juste poids.** Fin de citation.

Ce sont là des vertus éternelles, que Castiglione, à Venise, en 1500, attribuait déjà à son *Courtisan*. Des vertus qui de tous temps, ont associé l'idéal chevaleresque à la modernité humaniste, pour faire ce que nous appelons aujourd'hui « l'élégance ». En cinq siècles, ces qualités n'ont pas pris une ride car, c'est Jean Duché qui parle, « **elles définissent la plus haute image possible de l'art de vivre** ». Aussi, quand il en gratifie l'honnête homme du XVIII^e siècle, je me demande s'il n'est pas plutôt en train de broser le portrait-robot de l'Académicien Angoumois.